

Préface

Le travail de Florys Castan-Vicente se situe au croisement de deux historiographies longtemps négligées : celle des activités physiques et sportives et celle du féminisme. Cette négligence n'est plus d'actualité ; ces deux approches ont maintenant conquis, dans les institutions universitaires et sur le terrain de la recherche, une place honorable, à défaut d'être triomphante. Mais il a fallu attendre cet ouvrage – qui fut d'abord une thèse de doctorat – pour qu'un lien historique fût noué entre elles. Deux mépris – l'un contemporain, l'autre rétrospectif – l'empêchaient : une certaine misogynie sportive – qui ne s'est pas limitée à Pierre de Coubertin – mais aussi un certain élitisme féministe, reproduisant la condescendance – et le puritanisme – avec lesquels on pouvait, dans certains milieux « cultivés », accabler la gymnastique et le sport.

Ce qui ressort de cette rencontre entre le projet féministe et le projet sportif, c'est, d'abord, qu'ils entretiennent entre eux un certain rapport historique. Ce n'est pas tout à fait un hasard si la fin du XIX^e siècle est, dans les sociétés occidentales, un moment de cristallisation dans les deux domaines, au travers d'une réflexion et – plus encore – d'une action conduisant à « l'extension du domaine de la lutte » démocratique dans toutes les directions – ici des hommes aux femmes et de l'éducation intellectuelle à l'éducation physique.

Naissent ainsi sous yeux, grâce à Florys Castan-Vicente, des programmes et des institutions – en particulier des fédérations gymniques et/ou sportives – diversifiés en fonction de l'idéologie des initiateurs – le plus souvent des initiatrices – mais plus encore en fonction de l'évolution sociale et politique, scandée ici principalement par deux guerres mondiales. *A contrario* d'une intuition fautive postulant la convergence de ces deux projets contemporains notre collègue note alors que « la question des activités physiques redistribue les répartitions classiques des féministes », telle féministe modérée se révélant être ce qu'on pourrait appeler une « sportive » radicale, pendant que telle féministe radicale occulte la question, gênante, du rapport au corps.

D'où le pluriel du propos (*sports et féminismes*) ; d'où le choix de la période terriblement résumée, par-delà telle crise économique ou tel régime autoritaire, à un « entre-deux-guerres » ; d'où enfin la mise en valeur, au milieu de tant de figures militantes, d'Alice Milliat, héroïne du combat en faveur du sport féminin. Celui-ci, elle l'aura enrichi de deux institutions pionnières, une fédération française de sociétés sportives féminines, doublée ensuite d'une fédération sportive féminine internationale – mais l'héroïne sera aussi une victime – et, au fond, une martyre – des divisions et des contradictions de ces deux milieux.

On peut en effet penser que, partant du principe d'un progrès sans doute difficile mais continu vers l'égalité des genres, les lecteurs de ce livre seront surpris de découvrir que, considérée à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le bilan de cette femme sortant de l'ordinaire, critiquée de son vivant, oubliée dès bien avant sa mort, pouvait être considéré comme un échec. Constat conforme à celui auquel arrive l'historiographie du féminisme, pour laquelle la « première vague » féministe s'épuise à cette époque, mais qui en dit long sur les ambiguïtés de ce combat doublement émancipateur.

Demeure, par-delà les relectures idéologiques et les rationalisations collectives, une série de figures attachantes, obligeant le chercheur – et la chercheuse – à mettre en lumière ces fortes individualités qui s'appellent ici Suzanne Lenglen, là Maryse Bastié, auxquelles le public et les médias ont dessiné une aura définitive. Mais grâce à Florys Castan-Vicente cette lecture individualiste – à laquelle notre époque est de plus en plus sensible – offre aussi une seconde vie à Alice, dont la fin attristée et attristante fait penser, en moins violent, à celle, atroce, de Madeleine Pelletier. Son nom est aujourd'hui un peu partout, aux frontons des gymnases et des piscines, comme un remords : les sociétés humaines, à l'instar du Dieu du proverbe portugais, écrivent droit avec des lignes courbes.

Pascal ORY, de l'Académie française